

Violette Soyez¹

Les graffeuses autour du monde

Girl Power², réalisé par Sany et Jan Zajícek, est sorti le 27 février 2016 en République Tchèque, et nous avons choisi de le projeter dans le cadre du cycle de ciné-débats Take Back The Night³, en partenariat avec « Elles Tournent », comme illustration de notre fil rouge : la résistance des femmes face à diverses formes de violences subies. Victimes, oui, mais pas seulement : les femmes peuvent devenir de vraies combattantes face aux injustices et faire entendre leur voix.

Ce documentaire relate l'histoire de femmes qui ont choisi le tag, le graffiti, pour s'exprimer à travers le monde. Ce n'est pas tâche aisée, d'une part ce monde de l'art de rue est habituellement masculin, d'autre part cette forme d'art est encore stigmatisée comme vandalisme dans l'esprit du grand public. Et sanctionnée comme telle par la loi. C'est Sany qui nous raconte sa vie consacrée à son chemin et à son talent de graffeuse, sa double vie en fait, entre famille et rébellion. Son engagement, elle le vit dans un groupe de filles animées par le graffiti : « Girl Power ».

Ensuite, durant sept ans, cette sprayeuse pragoise a parcouru le monde avec sa caméra pour rencontrer les grands noms féminins du milieu, affectés par la domination masculine. Elle voulait montrer à tou.te.s que les femmes peuvent aussi être des artistes de rue témoignant d'audace, de rage et de révolte.

Mais comment trouver sa place dans « un art qui n'est pas pour les filles » ? Certaines y sont parvenues et ont ainsi réalisé leur rêve. C'est ce que nous découvrons au détour de plusieurs grandes villes : Prague, Moscou, Cape Town, Sydney, Biel, Madrid, Berlin, Toulouse, Barcelone et New York. La question « faut-il être un homme pour faire des graffitis ? » est alors posée et partagée par la New-yorkaise Lady Pink, pionnière du street art féminin, ce qui lui a valu le pseudonyme « first lady of graffiti ». Sany part à leur rencontre et elles échangent ainsi à coups d'aérosols. Leur réponse est NON : pas besoin d'être doté d'attributs masculins pour taguer les murs et rames de train ou de métro, même si franchir les clôtures rapidement est parfois moins aisé physiquement pour certaines. Question d'entraînement.

Le tournage du documentaire n'a pas été de tout repos. En effet, des obstacles se sont succédés : vols du matériel, confrontations avec la police, cependant que Sany enregistrerait la perte de son job, la séparation d'avec son compagnon et l'ultime coup dur : sa « crew » qui se désagrège. En effet, les filles l'accompagnant dans ses escapades nocturnes ont peu à peu

¹ Stagiaire au CEFA de 3e année de l'institut Cardijn (Helha)

² Site officiel du documentaire : <http://www.girlpowermovie.com/en>

³ Organisé du 16 au 30 novembre 2017 au PointCulture de Louvain-la-Neuve

déserté. Tout cela l'a menée malgré tout à nous communiquer ceci : « Voilà ce que dit mon film : tu peux faire ce que tu veux, peu importe que tu sois un homme ou une femme. »⁴

Qu'est-ce qu'un graffiti ?

C'est un dessin, une inscription peinte ou une « pièce », tracée ou gravée sur des biens publics ou privés, des monuments, des murs ou sur tout autre support qui n'est habituellement pas utilisé dans cette optique.⁵ C'est donc la trace que quelqu'un.e laisse sur un support qui n'était pas censé la recevoir. C'est au début des années 70 que le phénomène devient viral et que l'on voit apparaître les premiers tags féminins.

Laisser sa marque, écrire son nom bien en vue, c'est un procédé que l'être humain reproduit depuis la nuit des temps. En effet, les premier.e.s représentant.e.s de l'humanité nous ont laissé des peintures rupestres. Le souhait de marquer le monde de son empreinte, de sa présence, du fait d'avoir existé, « j'étais là », « je suis passé par là », n'est pas anodin : il s'agit du désir d'obtenir une forme de reconnaissance. Faire parler de soi, se faire connaître par les personnes du milieu mais également par le grand public, étranger à cette culture tout en y étant confronté de près ou de loin. Cet aspect de l'égo est particulièrement mis en avant dans le documentaire « Mauvaises herbes »⁶ de Catherine Wielant. Celle-ci suit des artistes graffeurs dans les rues bruxelloises et réalise des interviews afin de mieux comprendre l'envers du décor⁷.

Un.e graffeur.se affirme son identité via la dimension du risque pris mais aussi via son talent artistique. Néanmoins, il ne faut pas oublier que « dessiner » sert aussi à véhiculer un message social ou politique, à défendre une cause. Souvent, la liberté d'expression en est la valeur pionnière.

La reconnaissance se manifeste également par la création d'un groupe, d'un « squad » ou encore de « crews ». Des graffeur.se.s se rassemblent dans le but de réaliser des œuvres de manière collective. Ils/elles s'habillent de la même manière, adoptent les mêmes comportements ; en bref, ils/elles partagent un même style de vie, une passion, une culture. Ces relations sont basées sur le soutien, l'ambition de mener à bien des projets, le tout consolidé par une certaine loyauté envers le/la « chef » de groupe. Cette dimension d'adhésion constitue peut-être une réaction à une société générale vécue comme de plus en plus uniforme et excluante.

Connotation et loi de concert

Le graffiti est connoté négativement, perçu comme un acte de vandalisme de banlieue, réalisé par des « racailles », des « voyous ». Le stéréotype conserve l'idée que l'usage de sprays et de

⁴ Interview réalisée par Arte

⁵ Définition tirée du site officiel « Le Graffiti » : <http://www.le-graffiti.com>

⁶ « Mauvaise herbes », film de C. Wielant, produit par le Centre vidéo de Bruxelles, 2013

⁷ Idem

marqueurs est réservé aux classes défavorisées, aux personnes peu éduquées, quasi-illettrées. Cette représentation est assez étonnante alors même que cet art joue justement sur l'écriture stylisée...

C'est pourquoi, selon la position géographique, taguer est réprimé plus ou moins sévèrement. L'aspect juridique du street art change en fonction de chaque pays. Par exemple, en Amérique Latine, le graffiti gagne à être reconnu comme un art à part entière, permettant de s'exprimer et même de militer. On peut voir dans le film un groupe de femmes qui « écrivent » pour dénoncer les violences qu'elles ont subies. Ainsi le tag et les graffitis prennent également valeur thérapeutique et politique, dénoncent par exemple le harcèlement, et autres violences faites aux femmes, tout en leur permettant l'expression, l'extériorisation de leur vécu.

Aujourd'hui, des murs sont mis à disposition des artistes graffeurs, effort louable mais qui dénature l'esprit de la démarche. L'euphorie de braver l'interdit est oubliée : remplacée par une autorisation, la valeur de rébellion et de contestation en est-elle annihilée ? De plus, l'éphémère écrase l'éternel : les communes ne peuvent pas créer de nouveaux espaces de tags légaux à l'infini, par conséquent, les murs sont repeints après un certain temps, et la « pièce » est effacée. L'art de la rue y perdrait-il de son sens, voire son âme ? A noter que cet art est éphémère, par son interdiction : les murs peuvent être nettoyés, repeints mais aussi tagués par-dessus le tag ou le graffiti, peut-être une résultante d'une rivalité entre « writers » ou de la provocation ? Quoi qu'il en soit, occuper l'espace public, peu importe la manière, est déjà une forme de pouvoir. L'art de rue serait-il le marqueur du manque d'espaces d'expression dans l'espace public pour les personnes qui le fréquentent au profit de publicités et autres noms affichés d'entreprises et d'institutions qui détiennent justement un certain pouvoir ? Que serait cet art de rue dans une société où les citoyen.ne.s seraient souverain.e.s quant à l'aménagement des espaces publics qu'ils/elles fréquentent, des transports qu'ils/elles utilisent ? Pour faire entendre d'autres voix, permettre expression et réappropriation citoyennes, le monde associatif tend aussi à recréer ces espaces manquants : les maisons de jeunes proposent des ateliers street art, d'autres collectifs proposent du tricot urbain, etc.

Nous pouvons voir dans le film que les autorités investissent des moyens parfois importants pour pister les graffeur/se.s afin de les arrêter. Les réactions lors du débat qui a suivi la projection se regroupent sur un point : « ce n'est jamais qu'un tag », « il se passe des choses beaucoup plus graves dans le monde ». Le graffiti n'est-il donc pas perçu comme une incivilité aux yeux du public ? Pourtant les autorités affirment qu'il renforce le sentiment d'insécurité, qu'il donne une image dégradée de la ville. Le film nous pose alors une question : préfère-t-on un paysage urbain empreint de poésie, d'art, de couleurs, ou un environnement dit sûr mais uniforme, aseptisé, propice à ce qu'y « fleurissent » les caméras de surveillance ? Car, bien entendu, un environnement qui se veut de plus en plus sûr doit se donner de plus en plus de moyens pour le rester... Vu comme ça, cela peut paraître bien terne, même si l'esthétique des

graffitis ne plaît pas, ne parle pas à tout le monde, et peut effectivement être ressentie comme agressive.

Une rébellion machiste

Inconsciemment, on a plus facilement tendance à s'imaginer un homme encapuchonné taguer les rames de métro la nuit, plutôt qu'une femme. Mais pourquoi ? Parce qu'une femme est censée courir moins vite si elle se fait surprendre ? Parce que l'action dans l'espace public, et a fortiori la rébellion, appartient aux hommes là où les femmes devraient rester sages, mesurées, voire géographiquement limitées à l'espace familial ? Comment trouver sa place dans un tel monde ? Le film nous parle de ces stéréotypes flagrants. Oui, une femme peut faire ce qu'elle veut, quand elle veut, possède le droit de laisser son empreinte sur la société. A l'intérieur même de cette « communauté du tag », un certain sexisme a fait son chemin ; on peut par exemple lire « retourne dans ta cuisine » écrit par-dessus un graffiti de Sany, comme si ceux qui clament haut et fort le droit à la liberté d'expression voulaient dans le même temps le retirer aux femmes. Comme si les femmes, elles, ne pouvaient donner quelque chose d'elles-mêmes à l'espace public et ainsi se le réapproprier. Le constat est là : le patriarcat traverse les sphères de la société dans son entièreté, et ce même dans les milieux alternatifs. La signification du mot « liberté » n'est donc pas unanime aux yeux de tous. Ce film, le premier à s'intéresser aux graffeuses du monde entier, témoigne du culot qui leur est nécessaire afin de se faire une place dans le milieu, malgré leurs œuvres régulièrement dégradées par les graffeurs. Mais elles tiennent bon, bousculent l'ordre établi de part et d'autre.

Les motivations des femmes

L'art de rue féminin s'oppose également à l'imagerie commerciale : inutile de rappeler que l'espace public est saturé de publicités sexistes, propageant l'image de femmes condamnées à être sexy, toujours disponibles et surtout réduites à l'état d'objet. Résister à cela, c'est possible. On peut citer Konny Steding, qui lutte contre la prolifération de ces publicités en y intégrant ses peintures, en les recouvrant⁸.

Les femmes que nous rencontrons dans le documentaire nous invitent à partager cet amour de la désinvolture, de la désobéissance, la prise de risque offrant une montée d'adrénaline qu'elles se disent être « addictives ». Elles se retrouvent ainsi rapidement à en faire toujours plus, avec le désir « d'écrire » chaque nuit. Certaines opérations, comme réaliser un graffiti sur un tram, demandent toute une organisation, une longue préparation : elles conviennent que leur vie entière tourne autour de cet art dissident. Mais, à vrai dire, leur vie est double : elles nous content qu'elles n'en parlent jamais autour d'elles, leurs proches ne connaissent rien de leurs escapades nocturnes. Elles font part de la difficulté d'être ainsi réduites au silence : elles aimeraient partager leur engouement, dire « c'est moi qui l'ai faite, cette pièce-

⁸ Article « Quand le street art représente le féminin » des Inrockuptibles : <http://www.lesinrocks.com/2016/05/01/style/fafi-paddy-mode-2-quand-le-street-art-represente-le-feminin-11836138/>

là ». Mais dévoiler serait dangereux puisqu'elles seraient perçues comme des criminelles aux yeux de la loi. D'ailleurs, dans le film, elles ne se départissent jamais de leur masque fétiche, sauf les graffeuses « légales » qui exposent leurs œuvres dans des galeries d'art. Elles sont célèbres pour leurs graffitis, leurs costumes, leurs masques et leurs pseudonymes, mais personne ne sait qui se cache derrière les appareils. A la fin du film, on voit Sany s'apprêtant à se révéler à sa mère. Quelle sera sa réaction ? On peut tout s'imaginer : de la déception, de la colère, ou peut-être de l'approbation, qui sait ? Existe-t-il deux mondes, séparés par la frontière de la reconnaissance, de la légalité ? Être qualifiée d'artiste, exposée, mentionnée dans les magazines spécialisés, est-ce le but ultime de ces femmes ? Le documentaire nous montre que plusieurs voies sont possibles dans cet univers coloré : l'exposition, la vocation sociale ou encore politique, et certainement bien d'autres encore entre expression de soi et expression d'une collectivité. Ainsi une graffeuse pionnière témoigne de son abandon de la pratique illégale suite à l'arrivée de son premier enfant. Impossible de risquer de passer une nuit de plus au poste de police ! Reconnue et exposée dans les galeries, elle trouve aussi un certain confort à animer des ateliers de graff avec des adolescent.e.s dans un cadre légal, sécurisant, donc qui laisse du temps et de l'espace à l'expression et la créativité...

Ces femmes nous montrent par leur art de rue une résistance de la gent féminine face à la domination masculine et les violences qu'elle engendre. Elles désobéissent au patriarcat. Persuadées que la poésie est dans la rue, elles y font petit à petit leur place. Se réapproprier l'espace public est une lutte à tous les niveaux pour les femmes, même si quelques hommes plutôt complaisants ne voient pas la différence : « *Comment j'ai découvert ce milieu ? Des amis de proches en font : des stickers, du graffiti, ... Du coup je me suis documenté pour avoir un avis sur cette culture que je ne connaissais pas. Je connais vite fait la place de la femme dans ce monde urbain. J'en pense rien par rapport au genre, ce qui m'intéresse c'est le style, uniquement. De belles formes et des messages marrants dans les productions, surtout les tags. Le sexe c'est pas important dans le tag ou graffiti.* »⁹

Une chose est sûre : écrire son nom sur les murs, ce n'est pas pareil que taguer « Girl power » !

⁹ Interview d'un graffeur anonyme belge, réalisée le 29/11/2017